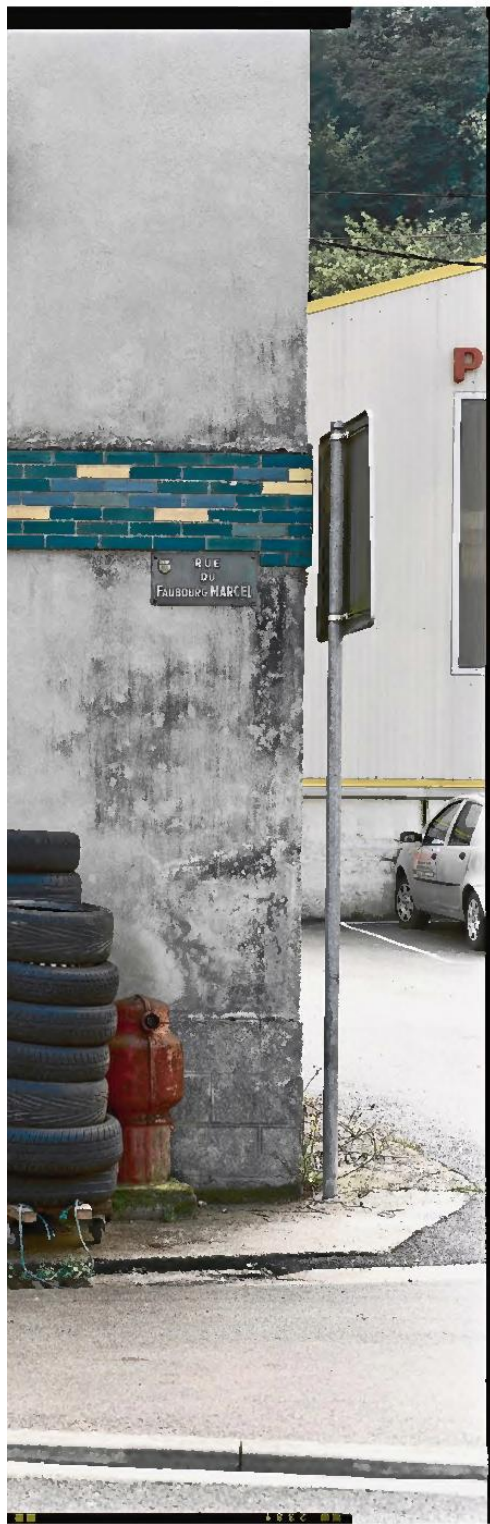




CULTURE





RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

Depardon met la France en boîte

Il expose à la BNF et publie dans un livre son portrait du pays en 800 photos. Pour « Le Point », il commente ses plus beaux clichés.

PAR BRIGITTE HERNANDEZ

Peut-être certains l'ont-ils vu sur les routes, sans se douter qu'il est l'un des plus grands photographes français. Ils l'auront certainement pris pour un excentrique, se demandant ce qu'il fabriquait, la tête dissimulée sous un voile rouge, un curieux appareil à trois pieds devant lui, face à un rond-point ou une supérette. Raymond Depardon a parcouru 70 000 kilomètres et pris des milliers de photos. A l'aide d'une curieuse chambre photographique qui lui permet un travail à l'ancienne très précis. A la manière d'un Walker Evans, le photographe américain qui a radiographié l'Amérique dans les années 30, Depardon a envisagé, dévisagé la France d'est en ouest, du nord au sud.

Notre *road mover*, l'un des membres éminents de l'agence Magnum, a commencé ce périple dément en 2005 et l'a terminé cette année. « *Je me demandais, à la suite des travaux que j'avais déjà effectués pour la Datar (NDLR : la Délégation à l'aménagement du territoire), ce qui subsistait de cette notion de territoire, alors que les frontières n'existent plus en Europe, même si l'on trouve encore des régions qui s'opposent les unes aux autres.* » Et le voilà parti, seul, dans son camping-car, son « *travelling avant* », comme il le ■■■

Le marchand de pneus

« Celle-ci est un clin d'œil au photographe américain Walker Evans. En Alabama, il y a beaucoup de frontons, comme celui-ci. En France, j'ai rarement pu les photographier, ils se cassent la gueule. Le monsieur était là, je lui ai demandé si je pouvais prendre la photo. Il n'a pas posé, rien changé. Je fais la photo à une seconde, et une seconde, c'est long, il n'a pas bougé. C'est de l'anti-*"instant décisif"* (NDLR : référence à Cartier-Bresson, qui prenait sur le vif). »



CULTURE

■■■ surnomme, et dans lequel, parfois, il dort. Pas question, cependant, de photographier toute la France: il choisit d'écartier les thèmes sur lesquels il a déjà travaillé – le monde rural, les villes. Puis laisse tomber les centres-villes, les préfectures, les capitales de région. Pourquoi? « Parce que, si ces capitales possèdent en général un patrimoine culturel important, elles sont toutes "franchisées" et offrent le même visage. Une fois ces limites posées, il me restait tout le reste de la France. »

Tout le reste et ses particularités à la française, tabacs, salons de coiffure, ses régions qui s'en sortent et celles qui survivent, ses mochetés et ses habitudes. Rien n'effraie Depardon, même si parfois il se prend un cafard noir, qu'il pleut, que le monde est triste. Cinq années à doubler chaque photo, 7 000 au total, pour en garder 800. Au fond, cette France l'épate, « grande et pas grande », qu'il a trouvée démoralisée au début de son aventure, râleuse, coincée. Mais au fil des régions parcourues – 440 « pays » recensés selon leur type de maisons, les couleurs des murs, les fenêtres, « mon travail, dit-il, a été de réunir tous les Français dans une seule pièce, faire tomber les 440 pays » – Depardon constate que la vie va, et plutôt vers le mieux. « Les gens prennent en main leur maison, veulent donner un sens à l'endroit qui est le leur. Et le moteur le plus important de cette énergie, ce sont les femmes: elles ne baissent pas les bras, refusent l'exode, ouvrent des commerces dans des coins reculés, peignent leurs façades de couleurs vives, pour qu'on les remarque mais aussi parce que c'est gai. » De cette France qu'il a découverte, que lui reste-t-il? Le bonheur d'un travail bien fait. Le plaisir d'avoir opté pour la photo couleur. Le sentiment que l'exigence d'une folie peut amener à la sérénité. « J'ai réalisé ce dont j'avais toujours rêvé: prendre une route sans savoir ce qu'il y avait au bout. » Peu de personnes sur ses photos. A cette remarque, il répond que, lorsqu'il photographiait, la journée, les gens étaient au boulot. Comme lui ■



Le chalet

« Voilà l'exemple de ces régions, comme ici à Bonneval-sur-Arc, dans les Alpes, qui vivent une bonne transformation: de l'alpage à un tourisme qui les sauve. Ils ont un peu vendu leur âme au diable, mais ils s'en sortent. Parfois, lorsqu'il n'y a pas de remontées mécaniques comme dans le Massif central, la possibilité d'un deuxième métier n'existe pas. Les Savoyards sont de bons commerçants, ils réussissent leur reconversion. »

La chambre de Depardon

Le photographe a choisi de travailler « à la chambre »: « C'est une forme de philosophie: aujourd'hui, maintenant, ici, à ce moment-là. On ne peut pas tricher. Ce système de prise de vue est ancien: il y a un objectif, un soufflet, un verre dépoli et la photo apparaît à l'envers. Le système en 13/18 pouces (les centimètres du temps de Nadar et Atget ont disparu) est le format des films américains, très beau, très « boum », comme un rapport de gendarmerie. Il se détache du cadrage de la peinture ou du Leica. Voir à l'envers permet de noter tout de suite si quelque chose ne va pas. L'anecdote est interdite. Là, on est dans la matière, on voit des détails, des bouts de trottoirs, des signes qui ne sont pas zoomés. Une photo coûte 20 euros, vous réfléchissez avant de la faire. Il faut que tout soit au niveau, comme le ferait un maçon. Ces contraintes fantastiques m'empêchent de mitrailler. Cet appareil maîtrise mon inconscient. Et travailler en couleur a été un tel plaisir, une révélation. »



RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS



La 2 CV « Cette photo, que j'ai faite à Wissembourg, dans le Bas-Rhin, montre l'affrontement entre l'Histoire et le temps. Quand on regarde les rideaux, les fleurs, les volets, on sent le plaisir, la joie de vivre. Cette 2 CV appartient peut-être aux propriétaires, elle n'a pas été jetée, elle peut dépanner... La maison leur vient peut-être de leurs ancêtres, ils y sont heureux: elle montre bien nos racines. C'est rassurant. »

L'exposition

« La France de Raymond Depardon », BNF (site François-Mitterrand), du 30 septembre 2010 au 9 janvier 2011.

Le livre

« La France de Raymond Depardon » (coédition BNF/Seuil, relié sous coffret, 336 p., 59 €).

Paul Virilio : « Depardon photographie comme on emboutit un mur »

Le philosophe Paul Virilio a conçu avec Raymond Depardon la stimulante exposition « Terre natale » (Fondation Cartier, 2008-2009). Pour « Le Point », il revient sur le travail du photographe. Chemins croisés, destins confrontés, le campagnard et le citadin sont devenus les meilleurs amis du monde. Le second honore ici le premier.

« Raymond Depardon a bien compris que ses photos ne sont ni de belles ni de bonnes photos, mais des "photos finish" d'un terroir qu'il connaît bien, en attendant celui du territoire entier et de l'espace réel à l'époque de la globalisation en temps réel et des télécommunications.

"Terre natale" hier, terre fatale de la crise écologique demain, économique aujourd'hui: le paysage de la France est devenu hétéroclite. Ce n'est plus un pays pour le paysan, beaucoup trop terre à terre à l'heure où tout semble se jouer dans l'atmosphère, dans le ciel, et non plus sur le sol vivrier des origines agraires de l'humanité.

Après le style international de la grande cité, c'est plutôt le "péri-style" de la grande

banlieue qui s'annonce ici, dans une campagne en déshérence où seuls le relief montagneux, les fleuves et les plages surnagent encore après le naufrage de l'aménagement du territoire, le grand jardin de naguère.

En réalité, Raymond Depardon fait des photos "infra-ordinaires", comme disait mon ami Georges Perec. Il ne choisit pas vraiment, il promène son labo photo automobile à l'instar d'un pontife dans sa papamobile, et il salue au passage le passé d'une illusion, celle de la "géodiversité" des sites, en espérant que la biodiversité ne disparaîtra pas tout à fait dans l'accélération de l'Histoire. Avec ses photos témoins, son appareil devient la caméra de surveillance du crépuscule des lieux et de la banalisation des sites.

Si, chez Atget, le paysage était vide de ses citadins, le paysage rural de Depardon se vide de son paysannat, délocalisé et ruiné par la mondialisation.

"On pense comme on se heurte", écrivait Paul Valéry. Chez Depardon, on photographie comme on emboutit un mur. Le mur du temps de l'Histoire. Ses clichés sont finalement les éclats kaléidoscopiques d'une implosion en cours. » ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ALINE COCHARD

Derniers ouvrages parus: « L'administration de la peur » - entretien avec Bertrand Richard (Textuel) et « Le grand accélérateur » (Galilée).



Paul Virilio et Raymond Depardon par Jeanloup SIEFF.

RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS - JEANLOUP SIEFF